

—Je pensé, mon cher Maurice, répondit Robert, comme reveillé en sursaut, que bien heureux est celui qui va être son mari.

—Ah ! je comprends, vous voulez parler de Gaston, n'est-ce pas ? Eh bien, mon cher, je sais quelqu'un qui sera encore plus heureux que lui.

—Qui donc ?

—Sa femme, pardieu !

—Elle l'aime donc bien ! murmura Robert en forme d'aparté.

—Ah ça ! reprit Maurice, il se fait tard et ma sœur vient de me dire que vous consentiez enfin à être des nôtres. Voyez comme je suis ingrat ! Je ne songeais pas même à vous en remercier. Il faut nous mettre en route si nous voulons arriver au château avant la nuit, car il y a loin d'ici à la Roche-d'Eon, deux bonnes heures de chemin pour la moins. La voiture doit être arrivée. C'est un grand bagot de campagne où l'on pourra placer nos malles.

—En effet, répondit Robert, je n'ai pas eu le courage de résister à l'invitation si aimable et si pressante de mademoiselle de Chalandray, mais je serai bientôt prêt. En fait de malle, je dois vous prévenir que je ne saurais être des vôtres que pour bien peu de jours.

—C'est ce que nous verrons, monsieur, dit à haute voix Claire qui passait en ce moment et dont le sourire, si doux qu'il pût être, saissait parfois, en s'aiguissant, percer une pointe d'ironie.

## XI

### LE CHATEAU DE LA ROCHE-D'EON.

Le château de la Roche-d'Eon, situé comme on sait déjà, dans cette partie de la Touraine qui confine à l'Anjou et au Poitou, servait de résidence pendant huit mois de l'année, pour le moins, à la marquise douairière de ce nom et à sa petite-fille, Claire de Chalandray.

C'était une demeure seigneuriale construite à la fin du règne de Louis XIII, dans le goût de l'époque, et flanquée de deux pavillons octogones formant saillies. Ces deux appendices se trouvaient reliés au principal corps de logis par une galerie extérieure propre à servir en même temps de terrasse. Cette construction, remaniée à plusieurs reprises, en vue des usages et des convenances modernes, remplaçait, suivant toute apparence, quelque vieux château féodal d'un aspect beaucoup plus pittoresque, qui à l'inconvénient de tomber en ruines joignait celui d'être entièrement démodé et parfaitement inhabitable.

Cette dame était elle-même, à l'époque où se passe cette histoire (1847), la personnification vivante d'un régime aujourd'hui bien définitivement disparu. Si la destinée avait beaucoup fait pour elle en la faisant naître marquise et en lui conservant, chose rare après toutes nos révolutions, une part assez notable de l'opulence de ses pères, en revanche la nature s'était montrée presque marâtre à son égard.

De petite taille, légèrement contrefaite, maigre, sèche ridée, et, souvent, valétudinaire, elle avait une de ces figures longues et ossueuses qui semblent ne pouvoir et ne devoir exprimer jamais que la mauvais humeur. D'épais sourcils gris surmontaient deux yeux encore assez vifs, et de rares boucles de cheveux à l'avenant s'échappaient de dessous son bonnet enrubanné suivant de la mode de l'ancien régime.

Avec la haute canne en usage à la cour de Marie-Antoinette, qu'elle avait conservée probablement pour se soutenir quand il lui arrivait de quitter son fauteuil, on eût cru voir une de ces fées des contes de Perrault toujours prêtes à jeter un mauvais sort aux princes et aux princesses au berceau, quand on néglige de les inviter au repas du baptême. Aussi les paysans, qui ne l'aimaient guère parce qu'elle était fière et qu'elle montrait une grande sévérité envers eux, à l'occasion de tous les petits délits qu'ils se permettaient dans ses bois et sur ses prés, l'avaient-ils surnommée la fée Carabosse.

Au fond, madame la marquise douairière de la Roche-d'Eon n'était peut-être pas plus méchante qu'une autre, mais la forme, chez elle, emportait trop souvent le fond ; et puis elle était vieille, infirme, deux conditions physiques qui, en accentuant nos défauts, ne les rendent pas plus excusables, bien au contraire. Elle avait d'ailleurs apparemment sucé avec le lait de sa nourrice tous les préjugés qui avaient cours à l'époque de sa naissance, et elle eût été bien fâchée de chercher à réagir contre eux.

Telle était la personne sous l'aile et la protection de laquelle Claire de Chalandray, orpheline, comme son frère, de très-bonne heure, était venue se placer en sortant du couvent du Sacré-Cœur, à Paris, où elle avait été élevée.

Ainsi qu'on a pu l'entrevoir déjà, le contraste entre l'aïeule et la petite-fille était des plus marqués. autant la première était froide, sérieuse, méthodique dans toutes ses habitudes comme dans toutes ses allures, autant la seconde était vive, semillante et pleine de fantaisies et d'aimables caprices.

Étant donné deux caractères si différents, on eût dit que la discorde et les discussions intestines devaient faire élection de domicile au château de la Roche-d'Eon, ou que, tout au moins il y avait là un tyran enjuponné et une victime plus ou moins patiente, plus ou moins résignée. Ce serait une erreur de le croire. Il y a des lois morales non moins sûres, d'une explication non moins constante que les lois physiques. L'une de ces lois veut que les extrêmes se touchent, et c'est ce qui était arrivé.

Au premier abord, on eût pu croire que la grand'mère et la petite-fille ne pourraient jamais exister ensemble. La marquise elle-même en avait eu l'appréhension, mais bientôt la grâce et la gentillesse de Claire avaient triomphé de l'humeur malsade de son aïeule qui, tout en se montrant incessamment effarouchée par la pétulance et l'étourderie de sa petite-fille, avait fini par en prendre son parti.

De son côté, Claire, qui se sentait idolâtrée au fond par cette petite vieille si sèche, si froide, si parcheminée moralement et physiquement, Claire ne pouvait s'empêcher de s'en montrer reconnaissante et de témoigner sa gratitude par des expansions et des caresses enfantines auxquelles la marquise affectait d'opposer une enveloppe de glacé, mais qui ne laissaient pas de la toucher vivement.

C'était presque avec terreur qu'elle envisageait le moment où la jeune fille devenue femme serait dans l'obligation de la quitter pour suivre son mari ; mais il avait été convenu bien expressément qu'on viendrait passer tous les ans une bonne partie de l'été au château de la Roche-d'Eon, et, l'hiver, la marquise elle-même promettait sa visite.

Maurice, qui, comme on l'a vu, avait beaucoup du caractère de sa sœur, venait immédiatement après elle dans les affections de sa grand'mère, aussi trouvait il toujours moyen de lui faire des emprunts volontaires ou forcés, à valoir sur sa succession. Pourtant il y avait entre le frère et la sœur cette distinction bien tranchée que la marquise en était venue à tutoyer sa petite-fille, tandis qu'elle disait obstinément vous à son petit-fils.

Ces prémisses posées, il ne nous reste plus qu'à introduire Maurice et sa sœur en présence de la marquise douairière de la Roche-d'Eon, lorsqu'au retour de leur excursion au moulin ils arrivèrent au château, amenant avec eux le lieutenant Robert.

—Nous voici, bonne maman, s'exclama Claire, en s'élançant dans le salon où se tenait la marquise, occupée à un ouvrage de tapisserie à la lueur d'une grande lampe allumée sur un guéridon, car il était nuit close, et en embrassant avec effusion la vieille douairière. Nous venons de faire campagne, Maurice et moi, jusque sur les confins du Poitou ; et nous vous ramè-nons un prisonnier.

—Oui, bonne maman, reprit Maurice, et un prisonnier qui s'est diablement défendu. Malheureusement pour lui il avait affaire à forte partie et il fallu se rendre. C'est un camarade, le lieutenant Robert, dont je vous ai parlé plus d'une fois.

Robert s'inclina profondément devant la marquise.

—En effet, monsieur, dit cette dernière sans se départir de